

L'aventure de Jacques Pelletier

Au fin fond de son atelier parisien, Jacques Pelletier fabrique depuis 30 belles années passionnées l'étonnant et très puissant fusil qui porte son nom. Quand le savoir-faire se met au service d'un amoureux du fusil, c'est toute une génération de chasseurs sous-marins qui en profite. Chronique d'une passion qui défie le temps.



Jacques Pelletier tout sourire dans son atelier parisien. Au second plan, les différentes versions du Pelletier, alignées telles des arquebuses d'un autre temps.



capturés aux quatre coins du monde côté à côté des photos noir et blanc racomées où des pionniers de la chasse sous-marine posent fièrement avec une arbalète filiforme échappée d'un film de science-fiction. C'est dans cet univers que Jacques Pelletier vous reçoit avec simplicité et amabilité. Et ses yeux fatigués par le travail d'usinage et d'assemblage des mêmes pièces depuis plus de 30 ans ne tardent pas à s'éclairer à l'évocation de ce qui constitue encore aujourd'hui, à plus de 70 ans, sa

Le Pelletier est l'arme des records. Ici un requin-taureau de 210 kg !

Cheveu blanc, geste lent et mesuré, regard attentif et clair : il se dégage de Jacques Pelletier la force d'un mérou retranché dans sa grotte, véritable caverne d'Ali Baba pour chasseur en quête d'exotisme. Deux pièces constituent le repère caché au fond de la cour d'un immeuble du 15^e arrondissement de Paris. Un minuscule atelier d'assemblage communique avec une salle de réception des clients ; sur le mur, faisant face au visiteur, une quinzaine de fusils alignés dans un râtelier avec une précision d'orfèvre, telles des armes de guerre rutilantes, dont on détourne bientôt les yeux pour contempler un comptoir tapissé de photos aussi diverses qu'évocatrices. Les clichés de monstres aquatiques

JAMES BOND ÉQUIPÉ PAR PELLETIER

Six millions de dollars US : c'est le budget du film «Opération Tonnerre» qui met aux prises James Bond, incarné pour l'occasion par l'incomparable Sean Connery, et le «Spectre», sinistre organisation dirigée par le perfide Emilio Largo, qui s'est arrogé les services de la belle mais néanmoins dangereuse Domino, alias Claudine Auger. Une grande partie de ce budget sera investie dans le tournage de scènes sous-marines mémorables, ainsi que dans l'équipement des protagonistes avec un matériel «à la pointe» de la technologie, allant jusqu'à extrapoler les prototypes les plus audacieux pour friser la fiction. Une analyse du film, sous l'angle sous-marin est faite dans le N°56 (Spécial été 1965) de la revue «L'aventure sous-marine». Encore une fois, le Pelletier est à l'honneur puisque ses pointes explosives, flèches et fusils équipèrent

respectivement James Bond et les nageurs américains de combat «Parascuba» appelés en renfort pour venir à bout des hommes du Spectre. Et mention est faite des «fusils Pelletier dont le CO2 couvrira de nuages (de bulles) le champ de la bataille sous-marine». D'autres armes de ce type, en particulier le modèle Jaguar de La Spirotechnique, équipaient les protagonistes du combat sous-marin mais comme se plaît à le faire remarquer avec un regard malicieux Jacques Pelletier : «Les bons sont équipés avec les Pelletier...». Cette information permettra aux chasseurs sous-marins de regarder avec un nouvel intérêt ce film d'aventure culte, et de détacher avec plus de facilité leurs yeux de la belle Claudine Auger, qui avait jusque-là et sans nul doute, d'avantage retenu leur attention...

Un coupure de la revue «Aventure sous-marine», Sean Connery alias James Bond et l'actrice Claudine Auger. Le fusil pneumatique est équipé d'une tête Pelletier.



passion : la chasse sous-marine et surtout le fusil «Pelletier», son bébé, son œuvre, son invention, sa «vie-quelque part...»

«JACQUES, FAIS-NOUS UN FLINGUE !»

Tout a commencé dans les années cinquante, alors que Jacques Pelletier exerçait le métier de mécanicien auto, plutôt «bricoleur» sur les bords. Son métier lui laissait le loisir de partager sa passion pour la chasse sous-marine avec les Fouchet-Crétreau, Boisnard et autre Guittier, au sein du Club des Chasseurs Sous-marins de Paris XVI. Ce club était pratiquement le seul à promouvoir cette activité au rythme d'une sortie mensuelle. Le dénommé Guittier possédait alors un fusil pneumatique Salles, puissant mais difficile à armer, dont il tirait une fierté admirative, ponctuée de réguliers commentaires du style : «Ça, c'est un flingue !». Sans doute soucieux d'entamer cette suprématie agaçante, les copains de Jacques Pelletier, au fait de ses qualités de bricoleur, lui adressent un jour une requête mémorable, qui résonne encore dans sa tête plusieurs



Roger Rives en 1960 posant avec un ancêtre du Pelletier. La structure et la conception sont déjà très proches du modèle actuel.

décennies après : «Jacques, fais-nous un flingue, un vrai...». Nous sommes en 1954 ; c'est à cette époque que l'aventure a débuté, aidé par quelques amis «qui s'y connaissent en mécanique», selon les commentaires de l'intéressé. Le premier fusil était équipé d'un piston libre, propulsé par de l'air comprimé. Le système fonctionnait assez bien mais présentait l'inconvénient d'un nombre de tirs limités. Cet inconvénient fut rapidement comblé par l'utilisation de l'anhydride carbonique (CO2) qui, à volume identique, permet un nombre de tirs jusque dix fois supérieur. La mise au point du prototype, véritable ancêtre du Pelletier, a coïncidé avec l'organisation du célèbre «Tour du Monde de la chasse sous-marine» auquel ont participé les «Quatre du Moana» : Pasquier, Arnoux, Lesage et Gorsky. En fait, le prototype n'était pas prêt pour le départ de ce tour du monde, et ce n'est qu'au cours des dernières escales que ces pionniers de la chasse sous-marine exotique ont pu apprécier les qualités du fusil. L'année 1957 fut une étape importante dans l'évolution du prototype, avec une innovation technique empruntée au «turbo Calcio italien».

qui consistait à utiliser une flèche creuse, comme une sarbacane, guidée par un canon équipé d'un joint torique. Ce système n'était cependant pas optimal, et il sera modifié petit à petit pour atteindre un mécanisme dont la simplicité n'a d'égal que la fiabilité : le canon ne servira à terme qu'à guider la flèche qui porte le double-joint torique obturant de façon hermétique la sortie d'une chambre remplie du gaz comprimé en prévision du tir. La gâchette, certes un peu dure à mobiliser, sert à libérer la flèche en prise directe avec le gaz comprimé, tel un bouchon de champagne sous pression.

Un des gros avantages de ce système réside dans l'extrême facilité d'armement, consistant simplement à glisser la flèche dans le canon, sans

JACQUES PELLETIER CONTINUE À FABRIQUER UN FUSIL SOUS-MARIN MIS AU POINT IL Y A PLUS DE ... 30 ANS, ET TOUJOURS INTERDIT EN FRANCE !

résistance particulière. C'est d'ailleurs cet aspect qui est condamné par la législation qui n'autorise le recours à un gaz que pour stocker puis restituer une force musculaire appliquée lors de l'armement (fusils pneumatiques classiques).

LE BOOM DES ANNÉES 60

Les mécanismes du fusil évoluent lentement mais sûrement dans l'atelier de Valenton, où Jacques Pelletier continuera à travailler jusqu'en 1988. C'est donc là qu'il se lance, dès le début des années 60, dans la mise au point d'un gadget qui viendra encore renforcer le pouvoir destructeur de son arme : la pointe explosive. Il fait preuve une nouvelle fois d'une ingéniosité déconcertante par la simplicité et la fiabilité (particulièrement appréciable sur ce genre d'outil) de ses pointes explosives.

A L'ASSAUT DE LA LOCHE TUEUSE DE PLONGEURS !

C'est à deux époques différentes que des journaux, et pas des moindres puisqu'il s'agit de Paris-Match et Jour de France, célébreront une aventure mettant aux prises un «moniteur de chasse sous-marine», Michel Chanu, avec un «terrible Tewa», nom en langage swahili du Promicorps - qui n'est autre que le nom de genre de l'époque de la loche tropicale, depuis rattachée au genre *Epinephelus*.

A gibier exceptionnel, arme exceptionnelle, et c'est «un fusil à deux coups à gaz carbonique mis au point par l'ingénieur Pelletier» qui est retenu pour le combat homérique. Les premiers articles paraissent en décembre 1963, alors que Chanu, accompagné de quelques autres chasseurs «téméraires», parmi lesquels les dénommés Saunier, Gantès et autre Marichal, s'appête à rejoindre le Kenya. Dans ce pays de l'Est africain, un village de pêcheurs attend impatiemment leur arrivée pour se débarrasser d'un spécimen du «cousin tropical et dangereux» du débonnaire «Jojo, le mérrou», qui pèserait «entre 800 et 1.000 kg» !

Avides de sensationnel et pas à une exagération près, nos confrères journalistes de l'époque n'hésitent pas à accuser la loche, plutôt réputée pour sa curiosité amicale, d'être «aussi dévorante que les squales» et «d'avoir causé la mort de trois plongeurs».

Ignorant que le poids maximal de cette loche, encore surnommée «mérrou-locomotive» par les journalistes de Paris-Match, ne pouvait guère excéder les 350 kg, Michel Chanu, surnommé par ses amis kenyans «Bwana Samaki», soit «Seigneur des Poissons», n'en recherchait pas moins le «record du monde de sa spécialité». Les considérations concernant la biodiversité et l'éthique de la chasse n'étant pas ce qu'elles sont à l'heure actuelle, il aurait eu recours à des «flèches à tête explosive, permettant d'atteindre cette masse».

Un rappel des suites de ce «Tewa-Safari» sera fait dans le Paris-Match n°850 de 1965, consacré à la mer et exhibant une photo (un peu décevante il faut l'avouer après tant de promesses !), d'une loche capturée d'à peine ... 150 kg !

La médiatisation de cet événement aura entre temps fait l'objet d'une brillante conférence de presse ... sur la terrasse Martini dominant les Champs-Élysées, à propos du «combat entre Michel Chanu, chasseur sous-marin en plogée libre, et ce dangereux Promicorps». Sans oublier l'appui de «Pelletier», bien entendu.

Une coupure de Paris-Match en 1965. Michel Chanu (à droite, en compagnie de Claude Marichal et Frédéric Gantès), posant fièrement devant la "terrible" loche de 150 kg. On est loin du record promis...



Nous arrivons au milieu des années soixante, époque à laquelle l'ingénieur va se retrouver à diverses reprises sous les feux de la rampe. C'est tout d'abord un aventurier moderne qui le démarque en 1963, Michel Chanu, pour partir accomplir au Kenya ce qui est présenté par les journalistes comme un exploit : capturer une loche étonnamment «sanguinaire» (voir notre encadré). C'est ensuite, en 1965, le réalisateur de James Bond qui à recours à ses services pour équiper l'invincible héros ainsi que d'autres protagonistes d'une inoubliable, car très futuriste pour l'époque, scène de combat sous-marin dans son film «Opération Tonnerre». Pelletier devra fournir pour l'occasion 30 fusils d'un coup !

UN FUSIL AUX UTILISATIONS MULTIPLES

Dès lors, Pelletier ne cessera de collectionner des clients aussi prestigieux que variés, grâce aux utilisations très diverses que propose son arme, sous mais aussi en dehors de l'eau.

Le fusil s'affirme évidemment de plus en plus comme l'arme de référence qui équipera des chasseurs à la

recherche d'un maximum de puissance. Le plus célèbre ambassadeur du Pelletier est probablement Marc-Antoine Berry, qui s'en servira pour éclaircir la faune géante qui hante les plate-formes pétrolières au large du Gabon (Voir Apnea N°6).

Nous trouvons aussi parmi ces clients prestigieux le nageur solitaire Guy Delage, qui se sert de la version courte du Pelletier équipée d'une pointe explosive, comme d'une arme défensive contre les requins lors de sa traversée de l'Atlantique à la nage. C'est cet usage qui est aussi recherché par Gérard d'Aboville lors de ses expéditions à la rame. Idem pour la Marine Nationale qui protège ses plongeurs à Mururoa contre les attaques des squales. Le Roi Hussein de Jordanie s'en sert quant à lui pour pêcher en Méditerranée orientale. Tous ces chasseurs-plongeurs ont cependant un point en commun : l'utilisation du Pelletier à l'étranger.

Un des pionniers français de la chasse sous-marine équipé par un des ancêtres du Pelletier. Les mérrou n'ont pas fait le poids !



La saga du Pelletier : à droite le premier modèle mis au point dans les années 50, à gauche le dernier-né. Jacques Pelletier, l'esprit toujours en éveil, est à l'affût de la moindre amélioration.



La publicité du fusil Pelletier dans les années 50 : les années 1954 et 1955 n'ont pas suffi à arrêter la flèche de 10 mm...



ILS ONT UTILISÉ OU UTILISENT LE PELLETIER : MARC-ANTOINE BERRY, JAMES BOND, GÉRARD D'ABOUILLE, LA MARINE, GUY DELAGE, LE GIGN ET MEME DES ENTOMOLOGISTES!

puisque le fusil demeure interdit en France, obligeant le fabricant à travailler essentiellement à l'export. Du moins pour une utilisation sous-marine, car c'est là que survient une originalité digne du détour. Le Pelletier, en particulier dans sa version courte, s'avère un excellent « lanceur » à l'air libre, que ce soit de grappin, d'amarres ou de filets. L'ingénieur fait des essais qui lui confirment en effet la capacité de projeter à l'air libre une tête d'environ 1 kg, à plus de 60 m en vertical et 120 m en oblique. Des entomologistes auront recours au pistolet pour projeter leurs filets par dessus les arbres afin de capturer des

insectes en forêt amazonienne. La marine, quant à elle, s'en servira soit pour lancer des amarres, soit pour projeter des grappins. C'est le cas des commandos Hubert lors de leurs opérations d'abordage, mais aussi du GIGN pour l'assaut de bâtiment, ou encore du spéléologue Michel Siffre lors de ses expéditions.

QUI PRENDRA LE FLAMBEAU ?

La vie a malheureusement son lot de turpitudes, et Jacques Pelletier n'a pas vraiment été épargné. Il se remémore avec un brin de fierté un épisode plutôt désagréable qui s'est malgré tout bien terminé : sa condamnation en 1970 devant un tribunal de Marseille après la plainte d'un concurrent malveillant contre la vente sur le sol français de son arme à gaz carbonique. La jurisprudence lui a cependant été favorable et il a pu continuer à fabriquer et à vendre le fusil, pour une utilisation à l'étran-



La passion en action. Jacques Pelletier explique à François Grosvalet le mécanisme de fonctionnement d'un ancêtre du Pelletier...

La version courte du Pelletier, maniable et puissante, a trouvé beaucoup d'utilisations marginales à la chasse sous-marine : projections de grappins, d'amarres ou encore de filets.

LE PELLETIER ET SES DÉCLINAISONS ORIGINALES

Le fusil Pelletier tire son intérêt de l'extrême simplicité de son mécanisme qui lui confère une robustesse et une fiabilité à toute épreuve. A cet atout s'ajoute une puissance extraordinaire, qui peut se décliner sous diverses formes et s'adapter à tous les besoins.

La pièce de base inamovible est constituée par une crosse à partir de laquelle plusieurs options sont possibles : du pistolet très maniable avec un canon de 17 cm (que l'on peut porter à la ceinture, équipé d'une petite bouteille autorisant un seul tir), au fusil plus encombrant mais performant de 1,5 m de long, en passant par une gamme de longueur de fût de 30 à 120 cm. Les flèches, quant à elles, sont en acier cadmié jusqu'à 1,2 m et en alliage léger au-delà et ce jusqu'à 2,2 m.

On retrouve cette simplicité et fiabilité avec les pointes Pelletier. Les flèches de 10 mm de diamètre peuvent en effet être conventionnelles ou équipées de trois types différents de têtes explosives : le modèle EX 12 dit à « tête perdue » et le modèle EX 14 à « tête fixe » ou à « tête large- »



Dans le modèle EX 12, la tête contient la charge : elle éclate complètement et doit être remplacée à chaque tir. C'est la pointe la plus meurtrière car particulièrement pénétrante par son faible diamètre (12 mm).

Dans le modèle EX 14, la tête est chargée avec une cartouche étanche de 9 mm qui éclate au tir, la tête ne subissant aucun dommage. Un arillon articulé permet de retenir la proie. Dans le modèle EX 14 à tête détachable, la tête est aussi chargée avec une cartouche de 9 mm qui, lorsqu'elle explose, propulse la tête qui se détache de la chambre. Cette tête est munie d'un câble qui est le plus souvent relié à un moulinet ou une boîle.



Les pointes et têtes explosives Pelletier : simplicité et fiabilité. De droite à gauche, la pointe classique à double arillon, la EX 12 à « tête perdue » et la EX 14 à « tête fixe »

UN FERVENT ADEPTE DU PELLETIER : MARC-ANTOINE BERRY

S'il est un fervent défenseur et utilisateur averti du Pelletier, c'est bien Marc-Antoine Berry. Pousé par un environnement particulier à rechercher des fusils le plus puissants lui permettant de capturer des poissons exceptionnels avec non seulement un maximum de sécurité, mais aussi une fiabilité optimale, le chasseur du Gabon a rapidement adopté le Pelletier. Il ne s'est jamais privé d'en vanter les mérites. Il est,

aux dires même du fabricant, le client le plus fidèle et le plus consommateur de... flèches ! (une trentaine en moyenne par an, spécialement adaptées pour lui !). Les loches, tarpons, requins, barracudas, carangues, lutjans et autres cobias qui hantent les environs des plate-formes pétrolières au large de Port-Gentil ont payé un lourd tribut au fusil à CO₂. Marc-Antoine Berry l'avoue : il ne tire pas un poisson d'un poids inférieur à 15 kg, sans doute pour des raisons de rentabilité, puisqu'il pratiquait la chasse de façon professionnelle. Ce point confirme l'adaptation du Pelletier à l'univers gabonais dans la mesure où la taille des poissons permet de compenser le manque de précision que l'on reproche parfois à cette arme.

Ne se permettant que quelques tirs par sortie, Berry a équipé ses Pelletier d'un embout permettant l'adaptation d'une bouteille à air comprimé qui vient remplacer la bouteille à CO₂. La différence de puissance sur les 2 à 3 premiers tirs est minime (*), et le remplissage des bouteilles d'air comprimé revient beaucoup moins cher que l'achat à des recharges de CO₂ dans un contexte d'utilisation intensive au fin fond de l'Afrique.

Équipées de moulinets géants contenant plus de 100 m de drisse en nylon, ces armes ont permis à Berry de capturer des poissons exceptionnels, constituant à n'en pas douter des records (même s'ils n'ont pas été homologués), le plus impressionnant d'entre eux étant sans doute une loche de 320 kg.

(*) La puissance des détenteurs décroît au fil des tirs, la pression disponible dans la chambre de détente étant égale à celle de la bouteille qui se vide du gaz. A volume égal, une bouteille peut contenir jusqu'à dix fois plus de gaz carbonique à l'état liquide que d'air comprimé.

ger bien évidemment. Ce fût le seul incident juridique.

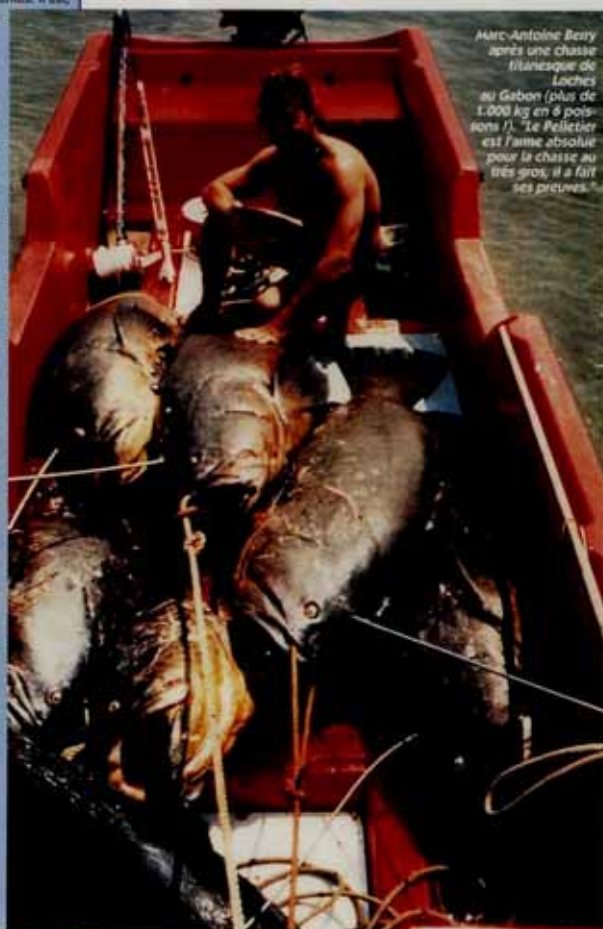
Il se rappelle avec beaucoup plus d'émotion son accident de 1982 : alors qu'il dormait dans sa caravane, une fuite de monoxyde de carbone échappé d'un frigo l'a intoxiqué, affectant profondément sa santé. Il se souvient de sa longue convalescence dans un hôpital parisien où il partageait la chambre avec le capitaine Baril, qui récupérait d'un accident de parachutisme.

Jacques Pelletier avoue avoir du mal à recaser avec précision dates et événements après cet accident. Mais

n'est-ce pas simplement dû à la richesse de cette vie, sublimée par la mise au point d'un outil exceptionnel ?

Il n'a rien perdu quoiqu'il en soit de sa passion et de son abnégation au service de son « bébé ». Il n'a qu'un problème : trouver un digne successeur pour reprendre le flambeau et maintenir vivant le « mythe » Pelletier. Il faudra certes une certaine habileté technique au prétendant, mais aussi et surtout un cœur gros comme ça : l'homme et son invention le méritent tous deux.

Eric Clua



Marc-Antoine Berry après une chasse titanesque de loches au Gabon (plus de 1.000 kg en 8 poissons !). « Le Pelletier est l'arme absolue pour la chasse aux très gros, il a fait ses preuves. »